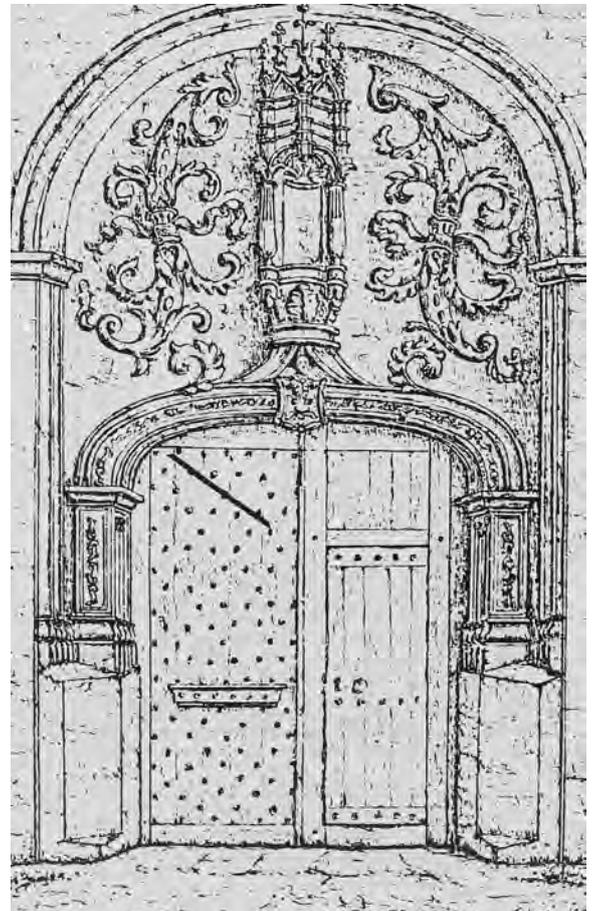


# HISTOIRE et PATRIMOINE de la REGION D'EVRY

par Jacques LONGUET



## EDITORIAL

Ce cinquième numéro des « Documents mémoires » illustre avec force la vocation de notre association. En effet, « Mémoire de la Ville nouvelle » n'est pas un dernier carré de nostalgiques de la phase pionnière du nouvel Evry. Elle se veut un lieu où se manifeste l'unification et la continuité de l'histoire de notre bassin de vie, malgré des données de départ souvent très disparates. Elle observe de plus près ce qui se passe depuis 1965, mais elle s'intéresse aussi à ce qui précède et à ce qui suit cette date charnière.

Cette livraison 2003 est consacrée à un article de Jacques Longuet, qui traite des siècles antérieurs à l'explosion urbaine de notre région. Il remonte aux origines, qui sont lointaines, puisque les fouilles de Soisy-sur-Seine témoignent d'implantations humaines dès la préhistoire, dans sa période magdalénienne. Depuis, l'aventure s'est poursuivie sans discontinuité. La toponymie des noms de lieux atteste d'une intense colonisation gallo-romaine (terminaisons en « y » notamment). Jacques Longuet parle surtout du Moyen-Age et des siècles suivants, qui ont laissé beaucoup plus de traces. Il relève, en particulier, l'importance de la position de notre ville par rapport à Paris, et des conséquences qui en découlent, au long des siècles.

Ainsi au XVI<sup>e</sup> siècle, le futur Henri IV, avant de se résigner à « une messe », prend le contrôle de la navigation sur la Seine pour affamer Paris, qu'il assiège. Cela se conclut par la sanglante prise de Corbeil, en 1575. Dès le siècle suivant, la région devient un lieu de villégiature. Le roi et la noblesse construisent des châteaux près des chasses de Sénart, imités par la bourgeoisie parisienne au XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Sur les deux versants de la Seine, de grands parcs gardent encore des traces de cette brillante vie mondaine. En 1945, ce n'est pas un hasard si le général Patton choisit le site d'Evry pour franchir le fleuve et lancer ses chars vers les plaines de Brie, tandis que l'armée du général Leclerc s'occupe de libérer Paris.

Quoi de commun entre la vie des demeures princières et les vigneronnes des coteaux d'Evry ou de Corbeil ? Entre le banquier espagnol qui

invite Rossini ou les danseuses de l'Opéra, et le « galvacher », laboureur du Morvan descendu avec ses bœufs et sa charrue pour la saison des travaux agricoles ? Entre l'industriel Decauville et les moissonneurs flamands, venus de Belgique avec leur faux et leur jambon sur le dos ? Très peu de choses. Pas plus qu'entre les nostalgiques du cadre champêtre bousculé par le projet gaulliste de Ville nouvelle, et les adeptes d'une urbanité à construire selon les ambitions humanistes de l'après-guerre, qui voulaient structurer le magma de la banlieue déferlante et freiner le mitage des campagnes. Et cependant, ces deux extrêmes ont appris à cohabiter sur un même territoire, et font le présent de notre agglomération.

Au-delà des oppositions, le survol des siècles ne révèle-t-il pas des constantes, qui alimentent une destinée singulière de ville proche de Paris, mais distincte ? Le carrefour de l'autoroute A6 et de la Francilienne ne renforce-t-il pas ce moteur de notre histoire ? Le Genopole est-il un corps étranger, parachuté dans un désert scientifique ? ou la simple continuation d'une vocation qui amenait à Corbeil-Essonnes Lavoisier pour travailler sur l'oxygène, ou Victor Hugo pour corriger les épreuves chez son imprimeur, en passant par Bondoufle ?

N'est-ce pas là la magie des lieux et de l'histoire, que de créer de l'unité à partir de la différence ? Et l'aventure ne fait que commencer, puisque l'accélération des échanges rapproche aujourd'hui toutes les cultures du monde, tant dans nos entreprises que dans la population. Une cathédrale, une mosquée, une pagode, aucun signe ne pouvait mieux symboliser cette cohabitation à valoriser. Quelle est l'œuvre d'unification qui jaillit sous nos yeux ? « Mémoire de la Ville nouvelle » s'intéresse aussi au devenir de cette gestation. Son activité d'interviews a récemment pris une plus grande importance, et nous avons déjà commencé à recueillir des témoignages sur l'histoire immédiate.

André DARMAGNAC, président de MVN.





Carte des chasses du roi (1735)

# **HISTOIRE**

et

# **PATRIMOINE**

de la

# **REGION D'EVRY**

Le texte ci-après, qui porte sur l'histoire et le patrimoine de la région d'Evry a été rédigé par Jacques Longuet, suite à deux demandes conjointes : l'une émanant d'Henri Jarrige, à usage de conférence, au profit de l'association Rétina ; l'autre de la part d'André Darmagnac, président de « Mémoire de la Ville nouvelle », à destination de publication dans le cadre de la série des « Documents mémoires » que publie ponctuellement cette association pour entretenir la mémoire de la Ville nouvelle d'Evry. Au préalable, avertissons le lecteur que ce ne fut guère chose facile que de condenser en une petite heure ce qui fit sur plus de 10 siècles la richesse d'une histoire locale ô combien chargée et ô combien marquée par le déroulement parallèle de l'histoire nationale, notre capitale n'étant qu'à quelques 30 kilomètres de ces lieux.

D'aucun pourraient penser qu'un tel sujet ne mérite pas un aussi long développement. Pour eux, l'histoire d'Evry commence avec son élévation au rang de préfecture de l'Essonne, à la fin des années 60, et se résume à la naissance de quartiers à l'urbanisme souvent contesté où les problèmes sociaux font régulièrement la « Une » des quotidiens. Eh bien nous n'hésiterons pas à les décevoir dans notre approche en montrant qu'il y a bel et bien une histoire de la région d'Evry avant la Ville nouvelle, et qu'au vu de tout ce qui a pu être recherché, publié et commenté sur ce thème, plusieurs publications ne nous seraient pas inutiles pour la découvrir avec passion.

Parce qu'en matière d'histoire, le déroulement des événements s'impose presque toujours logiquement, nous avons choisi ici bien sûr l'approche chronologique en remontant à la période médiévale. Certes, les hommes préhistoriques ont bien dû traverser en leur temps le plateau du Hurepoix, mais nous n'en trouvons de traces vraiment tangibles que sur l'autre rive de la Seine, avec le prodigieux site de taille de silex magdalénien d'Etiolles. Rien non plus pour nous attarder sur la période gallo-romaine : elle reste silencieuse en vestiges sur notre territoire et c'est donc avec le bas Moyen-Age, somme toute à partir de l'an Mil, que nous allons pouvoir placer nos premiers jalons.

D'emblée toutefois, deux points de repère s'imposent comme une permanence dans le paysage évryen : l'omniprésence de la Seine, qui donnera à notre voisine corbeilloise ses marques de noblesse par la naissance de ses moulins (le mot corbillard ne viendrait-il pas des convois de victimes d'épidémies transportées sur les barges de Corbeil prévues à l'origine pour le grain ?) ; mais également la persistance, tout au long des siècles, de cet axe routier majeur que constituait la route dite de Paris à Fontainebleau, devenue par la suite nationale 7, au mythique destin, et bientôt doublée dans ce même sens nord-sud par l'autoroute A6, axe prioritaire du tourisme estival.



Au Moyen-Age, le paysage évryen, comme partout dans cette « douce France », c'est celui des clochers et des églises frileusement nichées au cœur même des habitations. Avec elles vraiment commence notre histoire, et elles en restent les témoins :



Saint-Pierre/Saint-Paul à Evry, avec sa modeste mais authentique voûte à croisée d'ogives du XIIème siècle, seul vestige médiéval des désastres de la Guerre de cent ans ;



Notre-Dame de la Nativité, à Courcouronnes, fondée en 1195, et qui suscite encore une interrogation ponctuée d'inquiétudes et de suppositions quant à son raccordement avec de nombreuses galeries souterraines ;



Saint-Denis/Saint-Fiacre, à Bondoufle, dont les premières traces remontent au XIème siècle ;

et Saint-Germain de Paris, à Lisses, qui revendique une ancienneté liée aux temps mérovingiens, mais dont le bâtiment actuel daterait, pour sa plus grande partie, du XIIIème siècle. *(photo et dessin de couverture)*

Ainsi, le décor est planté : celui de villages d'Ile-de-France paisibles que l'histoire va bientôt rattraper. Le passé fourmille ici d'anecdotes propres à illustrer la complexité des mœurs et aussi le poids de l'Eglise à l'époque médiévale. Il en va ainsi, pour l'exemple, de l'histoire de l'abbesse de Montauger, un lieu-dit de la paroisse de Lisses, implanté sur une île de l'Essonne. Ayant hérité du domaine de son frère, Robert de Villeroy, en 1344, ladite dame, abbesse de la communauté de Sainte-Claire en région parisienne, mène grand train : elle s'adonne à la fauconnerie, prend pour amant Emeric de la Marcillière, comte du Limousin, lui reproche bientôt une conquête plus jeune, mais, punie par l'évêché, se devra d'abandonner son titre d'abbesse. Qu'à cela ne tienne, elle fera emprisonner sa rivale, mais toute histoire, fut elle entachée de quelque aspect semi-léger, se devant de se terminer moralement, l'amant blessé, Emeric de la Marcillière, la fera brûler vive pour se venger en 1357, mettant fin à une histoire locale où il est difficile de faire la part du conte et de la réalité.

A regret, laissons à la hâte ce Moyen-Age qui cultivait tant le paradoxe pour entrer de plain-pied dans la période des Temps-Modernes. Dès le XVIème siècle, Evry

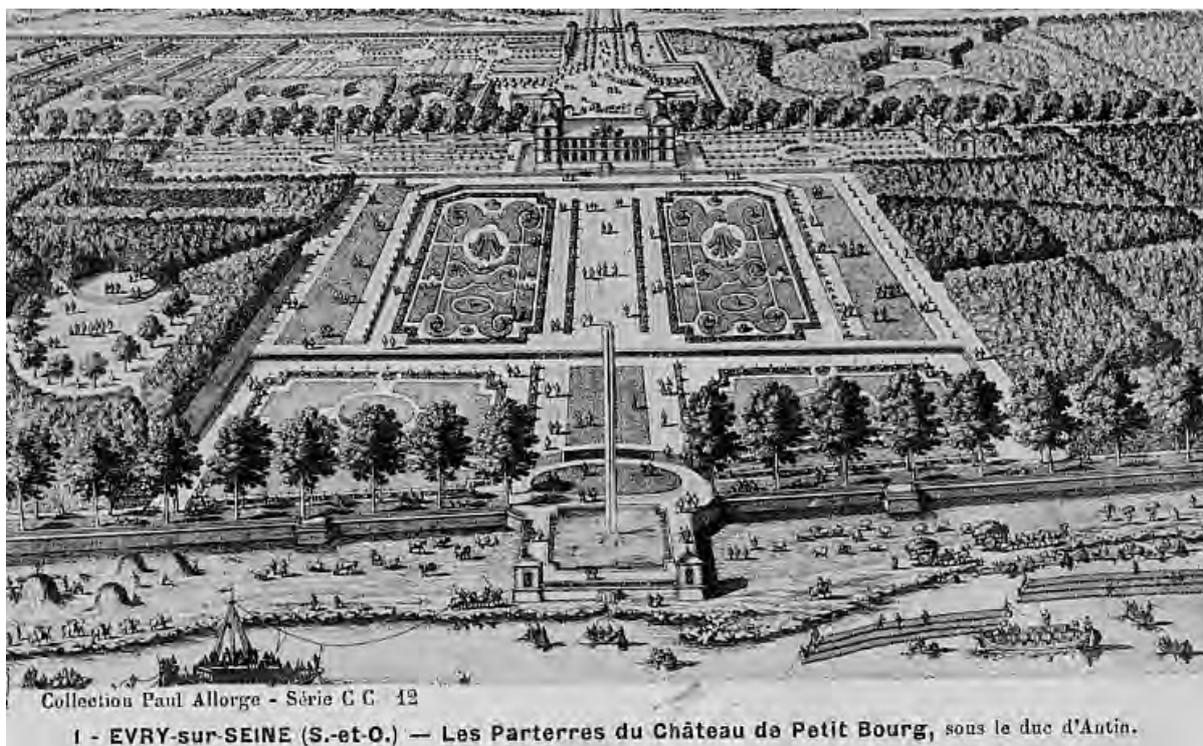


abrite ainsi maisons bourgeoises sur le site de Mousseau, déformation d'un lieu-dit propre à une petite éminence que d'aucuns avaient baptisée « Montceau » : l'une d'entre-elles, futur château de Mousseau, qui ne sera détruit qu'à l'aube de la naissance de l'Agglomération nouvelle, est alors propriété de Pierre de Maupeou dont les descendants sauront s'illustrer de

façon magistrale par les carrières de la robe et les fonctions gratifiantes au parlement de Paris.

Mais ce XVIème siècle sera aussi celui des Guerres de religion, tristement célèbres sur l'ensemble de notre pays, et qui connaîtront leur plus grande acuité lorsqu'Henri de Navarre fut en situation de devenir roi de France. Nos coteaux de la Seine s'en souviennent encore ! Comme les Ligueurs, maîtres de la capitale, ne veulent pas reconnaître l'autorité d'un huguenot, Henri de Navarre décide donc d'affamer Paris en la privant de pain. Il confie ainsi à son fidèle Biron la mission de prendre Corbeil...et ses moulins ! La ville ne résiste guère. Biron s'en empare aisément et en confie la garde à une petite garnison placée sous les ordres du capitaine Rigault. C'en est trop pour les Ligueurs qui font appel, en dernier ressort, aux troupes de Philippe II d'Espagne et à leur chef, l'illustre duc de Parme, Alexandre Farnèse. Celui-ci met bientôt le siège devant Corbeil où la résistance de Rigault est opiniâtre.





Sur la rive gauche de la Seine, du côté d'Evry, ont continué à fleurir les « maisons des champs ». De caractère modeste au départ, elles prennent de plus en plus rapidement l'aspect de séduisants châteaux dont les parcs descendant vers la Seine et la vue imprenable sur les frondaisons de Sénart en font des lieux de séjour particulièrement appréciés. Il en est ainsi du château de Petit-Bourg dont la première mention remonterait à 1580, date de la construction d'origine à l'initiative du chanoine André Courtin. En 1695, par libéralité royale s'entend, cette belle demeure atterrit dans l'escarcelle de Françoise Athénaïs de Rochechouart. Vous l'aurez reconnue : il ne s'agit pas moins que de la marquise de Montespan, favorite royale adulée, qui s'empressera de donner à Petit-Bourg la touche la plus aristocratique qu'il soit : et l'on fera appel sans modestie à Le Nôtre pour dessiner les jardins et concevoir les terrasses, à La Quintinie pour composer les potagers. Il est vrai que le domaine est magnifiquement placé pour la Cour sur une route « royale », celle de Paris à Fontainebleau, et que Louis XIV y fera souvent étape pour aller chasser à Sénart \*, ce que ne manqueront pas de faire non plus ses successeurs jusqu'à la Révolution. A la mort de cette favorite, entre temps répudiée (mais qui donna tout de même au « Soleil » huit enfants), le domaine passera tout naturellement en 1707 entre les mains de son fils, le non moins célèbre Louis-Antoine de Pardailan de Gondrin, plus connu sous le nom de duc d'Antin. Surintendant des Bâtiments du roi, il n'aura de cesse d'embellir Petit-Bourg, ne serait-ce que pour flatter et prévenir tous les désirs du Roi. C'est ici d'ailleurs que sera reçu en grandes pompes, par sa majesté Pierre le Grand, le tsar de toutes les Russies. Communs et maison des gardes sont aujourd'hui les seuls vestiges de ces bâtiments prestigieux sur la destinée desquels nous reviendrons.



\* voir la carte en 4<sup>ème</sup> de couverture

La transition est toute faite avec le XVIIIème siècle qui nous ramène à Lisses sur le domaine de Beaurepaire dont la commune peut s'enorgueillir de posséder encore les ultimes vestiges de bâtiments seigneuriaux. Pour Beaurepaire, ce sont les heures de gloire avec l'acquisition des terres en 1713 par la famille Michau de Montaran qui a bâti sa fortune sur le commerce



maritime et n'a pas hésité à faire fonctionner la « savonnette à vilains » pour être anoblie en 1672. L'histoire nationale nous rattrape à nouveau puisque c'est autour de Jean-Jacques Michau de Montaran, trésorier général des Etats de Bretagne, que se cristallisera sous la Régence le mécontentement des gentilshommes bretons dans la célèbre conspiration de Pontcallec, si bien illustrée dans le beau film de Bertrand Tavernier, « Que la fête commence ». Les révoltés n'auront pas gain de cause, mais le véreux trésorier en sera quitte pour démissionner de sa charge. Mais à Beaurepaire, Montaran peut oublier ce qu'il conviendrait aujourd'hui d'appeler « affaires ».



Les almanachs ne disent-ils pas qu'il s'agit « d'un des plus beaux (châteaux) du canton », un « des plus remarquables de cette plaine ». Difficile pour nous d'acquiescer puisque c'est un Montaran également qui fera démolir et revendre Beaurepaire en 1825, ne pouvant plus en assurer l'entretien.

Lisses reste sous nos feux pour quelques instants avec les problèmes d'imperméabilité du sol de notre région, si riche en argile. Ce sera là l'origine du fameux « Grand fossé de Bondoufle », destiné au drainage des surfaces agricoles. En fait, il ne s'agit rien moins que de canaliser le ru si poétique de « L'Ecoute-s'il-Pleut » dont les eaux continuent aujourd'hui à aboutir en confluence de Seine, sur le site de Ris-Orangis. Beau combat que celui de ce « Grand fossé », long de 6 kilomètres 42, drainant près de 1300 hectares de terre, enjambé de cinq modestes ouvrages d'art et dont un rapport de 1749 souligne qu'il est « la seule cause de fertilité d'une grande étendue du pays qui se trouvait auparavant totalement inculte... par l'inondation et le débordement des eaux ». Pour les Rissois, on parlera longtemps de la « Grande vidange » !



Pendant ce temps-là, à Evry, une superbe demeure s'ajoute à la collection des maisons de coteaux, mais cette fois-ci à l'extrême nord de la paroisse, dans le lieu-dit « Grand-Bourg », jouxtant la paroisse de Ris. Edifiée à l'initiative de Germain de Blanchebarbe, dit Monsieur de Grand-Bourg, grand maître des Eaux et forêts, elle figure sur la belle carte des chasses du roi avec son parc à la française, ses allées, son potager, ses bassins et son pigeonnier. La mouture de facture XIXème qui l'a par la suite remplacée souffre aujourd'hui d'un état d'abandon notoire, objet de vives polémiques. C'est la fameuse propriété « Bataille », qui jouxte les locaux de la Société du tour de France, et dont les communs ont permis récemment l'aménagement des Ateliers d'arts plastiques de la Communauté d'agglomération d'Evry.



Bientôt cependant, la Révolution menace. A Evry, la châtelaine de Petit-Bourg n'est autre alors que Louise-Bathilde d'Orléans, fille de sang royal s'il en fut, puisqu'arrière petite-fille du régent Philippe, et sœur de Louis-Philippe, duc de Montpensier, puis duc de Chartres, plus connu sous le nom de Philippe-Egalité, et dont on sait qu'il votera la mort du roi en 1792 mais n'en sera pas moins guillotiné l'année suivante. Bathilde épousera le duc de Bourbon, dernier des Condé, et de cette union naîtra l'infortuné duc d'Enghein, exécuté de façon sommaire par le 1<sup>er</sup> consul Bonaparte, dans les fossés du château de Vincennes sous prétexte de conspiration. A Evry, Bathilde est la « bonne-dame » de Petit-Bourg. Elle prend soin des pauvres, se livre à des visites attentionnées, et quand éclate 1789, son esprit généreux, digne d'une Olympe de Gouges ou d'une Théroigne de Méricourt, lui fait prendre partie pour les patriotes. Mais si les accents sont sincères, la Révolution se doit d'être intraitable. Bathilde devra quitter son cher Petit-Bourg et son parc divin qu'elle avait fait en partie aménager à l'anglaise. Vendu comme bien national, Petit-Bourg connaîtra bien vite le triste sort des propriétés déchues et involontairement désertées par leurs maîtres. Réfugiée en Espagne, honnie par Napoléon qui n'acceptera jamais son retour en France, meurtrie à tout jamais par la mort de son fils, Bathilde ne regagnera la France qu'à la chute de l'Aigle mais ne reverra jamais les délicieuses frondaisons de Petit-Bourg. Les temps d'insouciance étaient révolus.



Madame de  
BOURBON

Avec le XIX<sup>ème</sup> siècle commençant, le temps n'était-il pas davantage au labeur ? Et c'est vers Courcouronnes qu'il nous faut alors nous tourner pour y rencontrer un certain Amand Decauville. D'origine normande, la famille Decauville s'est installée au début des années 1800 dans la ferme du Bois-Briard. Aîné de 4 enfants, Amand exploite bientôt également, à partir de 1840, la ferme de Petit-Bourg à



Evry. Celle-ci occupera progressivement une surface considérable de l'ordre de 700 hectares. Amand va s'y lancer très vite dans la production industrielle d'appareils de distillerie et sera bientôt connu dans le monde agricole sous le nom de « Decauville Aîné ». Son frère Paul nous réserve bientôt d'autres surprises.



Mais c'est bien alors le travail de la terre qui mobilise le plus largement la population locale. En affinant nos études sociales au travers des recherches de professions des gardes-nationaux pendant la période révolutionnaire, c'est sans conteste l'activité de vigneron qui est la plus représentée. Le site des coteaux de la Seine, bénéficiant d'une excellente orientation, n'est-il pas à plus d'un titre particulièrement privilégié ? Bien sûr, les choses changeront lorsqu'au cœur du XIX<sup>ème</sup> siècle, le chemin de fer permettra de faire venir vers Paris les crus méridionaux ; mais la modeste piquette locale n'en fut néanmoins pas moins appréciée par moult générations, au point d'en conserver le souvenir dans la toponymie évryenne avec la « rue des Vignes » et le quartier dit du « Bras-de-Fer », déformation de l'expression « pot de fer » correspondant à une ancienne mesure à vin.

Mais la terre, ce sont aussi ces centaines d'hectares de bonne glèbe céréalière et betteravière qui couvrent les premiers rebords du Hurepoix. A partir des années 1830, la plus grande partie d'entre elles sont entre les mains d'un richissime banquier espagnol venu faire souche à Evry-Petit-Bourg dès 1827 : il s'agit d'Alexandre Marie Aguado dont la liste des titres force le respect. Je cite : « Vicomte de Monte-Rico, marquis de Las Marismas del Guadalquivir, grand cordon de l'Ordre royal américain d'Isabelle la catholique, commandeur de l'Ordre royal de Charles III, intendant honoraire de Marine ». Naturalisé depuis peu, Alexandre Aguado s'est pris de passion pour le château de Petit-Bourg qu'il a acquis en 1827. A tel point que pour lui Petit-Bourg et Evry ne font plus qu'un et c'est pourquoi, lorsqu'il décide de briguer les suffrages locaux en 1831, le généreux mécène est sans difficulté élu maire. Cela vaudra à ceux qu'on appelait alors les Evryots leur première véritable mairie, à la double fonction administrative et pédagogique puisqu'aussi première maison d'école laïque de la commune, située à proximité de la ferme du Rouillon et du traditionnel lavoir, bâtiment encore existant aujourd'hui assurant des fonctions associatives.



C'est l'époque où Petit-Bourg vit donc au rythme de la fortune du banquier qui y acquiert des collections de peinture parfois contestables, mais surtout y invite le tout-Paris de la musique et de l'opéra. Parmi les hôtes de marque, nous ne pouvons passer sous silence Gioacchino Rossini qui avait à Petit-Bourg gîte et couvert, y composa sans doute Guillaume Tell et se vit honorer par le baptême des allées du parc du château du nom de ses opéras les plus célèbres. Rossini ne fut d'ailleurs pas le seul à bénéficier des libéralités d'Aguado. Celui-ci accueillit également à Grand-Bourg, dans l'actuelle maison des sœurs de la Solitude de Sion, le général San Martin, libérateur de l'Argentine, du Chili et du Pérou, ayant fuit l'Amérique latine après sa mésentente avec Simon Bolivar. Devant cette célèbre demeure, de nombreuses délégations hispanisantes viennent encore rendre hommage aujourd'hui à ce grand général. La propriété de Grand-Bourg a même été reproduite à l'identique sur une place de Buenos-Aires.

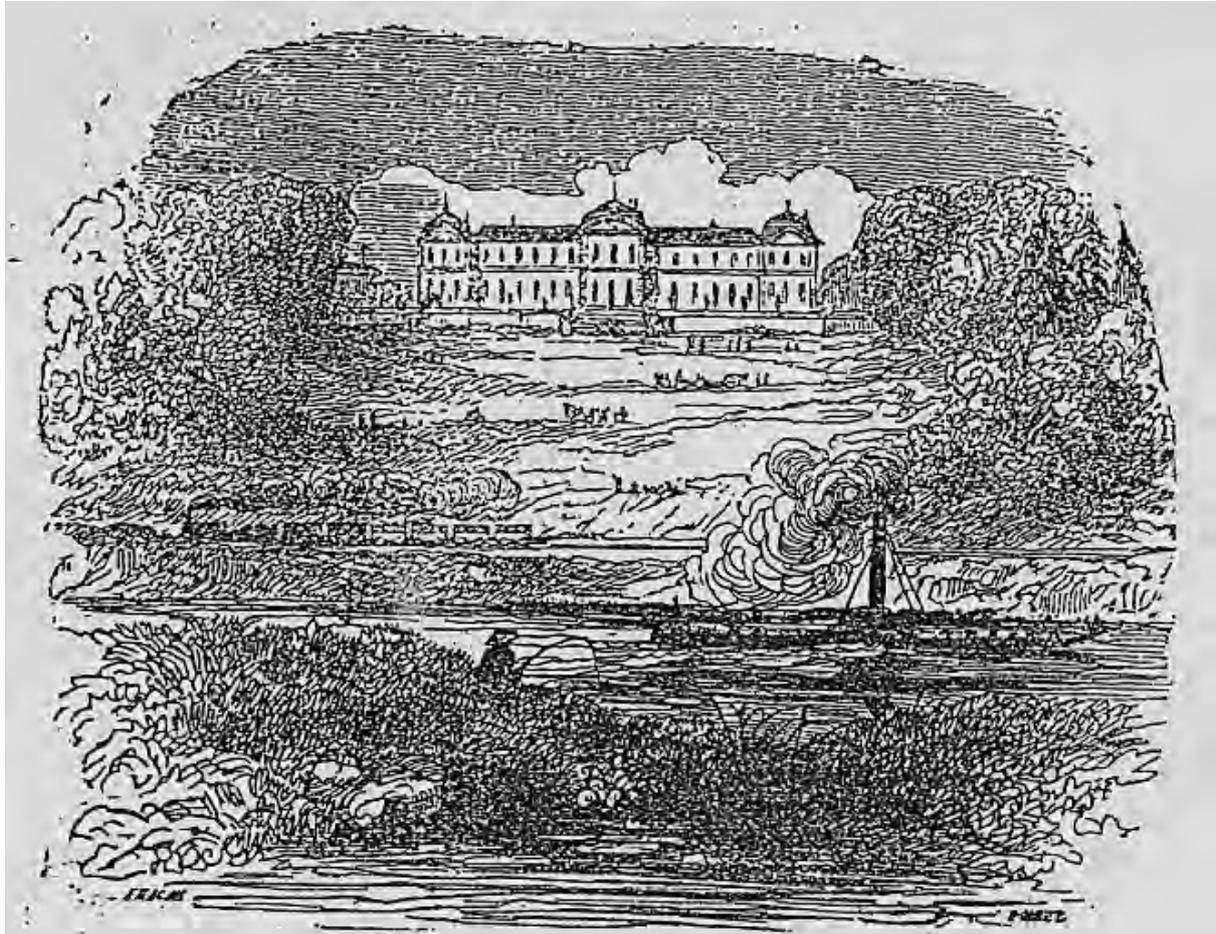


Mais l'insouciance et l'oisiveté aristocratique n'ont qu'un temps. Le XIX<sup>ème</sup> siècle est celui du progrès et de la Révolution industrielle et donc de la naissance du chemin de fer. En 1839, les ingénieurs de la Compagnie Paris-Orléans font état de leur projet d'itinéraire de voie ferrée permettant, dans un premier temps, de relier Paris à Corbeil le long de la Seine et soumettant de ce fait à expropriation quelques hectares de berges dont s'enorgueillissaient nombre d'aristocrates, dont Aguado. Vigny s'était déjà fait l'écho, dans ses « Destinées », des conséquences dramatiques de la naissance de ce nouveau moyen de locomotion. Je cite :

*« Sur le taureau de fer qui fume, souffle et beugle ,  
Quels orages en lui porte ce rude aveugle... »*



Pour Aguado, c'en est trop. Après avoir cherché, à faire détourner sur la rive droite le chemin de fer, moyennant, à ses frais, la construction d'un ouvrage d'art sur la Seine, il décide de vendre Petit-Bourg...Le même homme était pourtant riche à sa mort d'un portefeuille d'actions ferroviaires très confortable ! Pour l'heure, ce seront, dès 1841, 866 000 personnes qui pourront ainsi traverser le domaine de Petit-Bourg par la ligne Paris-Corbeil, longue de 30 kilomètres 50 et quatrième ligne d'importance alors construite en France. Quoiqu'il en soit, Aguado mourut deux ans plus tard. Seules demeurent ses initiales, en haut de la grille ouvrant sur la propriété dite du « Saut du Loup », sise d'ailleurs sur le boulevard qui porte son nom. Le domaine échouera rapidement entre les mains de spéculateurs avant de devenir propriété, en 1843, d'un certain Régis Allier, agent général « pour le patronage dans les ateliers et la fondation des colonies agricoles en faveur des jeunes garçons pauvres du département de la Seine, colonie agricole, horticole et industrielle dite de Petit-Bourg ». Pour quelques années, le destin de la propriété était scellé : elle devenait une sorte de maison de correction pour adolescents rebelles comme le XIX<sup>ème</sup> siècle savait hélas, déjà, en générer.



# COLONIE AGRICOLE

ET INDUSTRIELLE

D'ENFANTS PAUVRES OU ORPHELINS.

---

PETIT-BOURG (SEINE-ET-OISE).

Triste image du destin d'une noble demeure...

...alors qu'un peu plus loin, pour marquer volontairement le contraste, Victor Hugo s'attarde, en quelques strophes, en 1846, par un délicat poème écrit à Bondoufle, sur le devenir de l'œuvre des hommes :

*« Ce ne sont qu'horizons calmes et pacifiques ;  
On voit sur les coteaux des chasses magnifiques ;  
Le reste du pays, sous le ciel gris et bleu,  
Est une plaine avec une église au milieu. »*



Et plus loin :

*« O pierres, vous devez être lasses d'entendre  
Les hommes bourdonner, les orages s'épandre,  
Et les cloches d'airain gémir dans les clochers.  
Redevenez cailloux, galets, débris, rochers !  
Dans la terre au flanc noir retombez pêle-mêle !  
Rentrez au sein profond de l'aïeule éternelle ! »*

C'est à la même époque d'ailleurs que la famille Marcille s'installe sur les terres de Bonfoufle pour s'y enraciner.



Mais décidément, Evry, qui est encore loin d'avoir le rang de Ville nouvelle, retient encore notre attention en cette deuxième partie de XIXème siècle par une bien curieuse aventure. A Grand-Bourg, une fois de plus, la rencontre entre une famille de notables locaux, les Revenaz, originaires de Savoie, et un ecclésiastique strasbourgeois à l'origine de confession israélite, bientôt converti au christianisme, va provoquer la naissance d'une maison d'éducation religieuse dont la réputation n'est plus aujourd'hui à faire. C'est en effet des mains de la famille Revenaz que le père Théodore Ratisbonne recevra une pièce de terre destinée à y installer, dès 1863, une école dont la vocation serait celle d'éduquer de façon catholique des jeunes filles d'origine

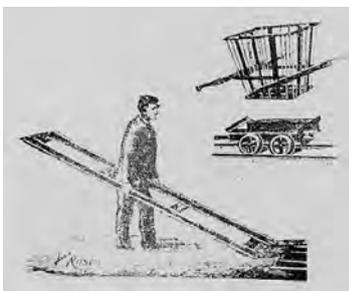
juive. Située dans un cadre idyllique, cette école sera le berceau d'une série d'établissements mais aussi de monastères qui se répandront très vite à travers l'Hexagone et à travers le monde. Fier et profondément attaché à sa réalisation, Ratisbonne demandera, à l'heure de sa mort, à être inhumé dans le parc de sa fondation. C'est là, au milieu des religieuses ayant œuvré pour cette école, qu'on peut aujourd'hui se recueillir sur sa sépulture. La chapelle, fortement marquée par l'architecture au style très « pompier » de l'époque, est dédiée à Mathilde Revenaz qui poursuivit cette œuvre charitable par la création d'une petite école destinée aux plus jeunes. C'est aujourd'hui l'école privée Sainte Mathilde, nichée au cœur du vieux village d'Evry, tout près de la maison qu'un temps Rossini avait occupée du temps d'Aguado.



Mais revenons vite au labeur qui marque tant ce XIX<sup>ème</sup> siècle et se caractérise par bien des capacités d'invention. Nous avons laissé la famille Decauville sur ses propriétés de Bois-Briard et de Petit-Bourg à ses activités d'exploitation agricole et de distillerie. C'est Paul Decauville, cette fois-ci, qui va retenir notre attention par son génie créateur et ses activités aux facettes multiples. Né en 1846, ce jeune homme polyvalent (n'est-il pas à la fois, tout comme son père, agriculteur et industriel ?), s'illustre de mille et une manières : il gagne un concours de labourage à vapeur ; il perfectionne les techniques de distillation ; il raffine l'alcool ; il extrait les meulières du sous-sol du Hurepoix (à noter en passant que bon nombre d'entre elles serviront



pour la construction des voûtes des tunnels du métro parisien à la fin du siècle et que leur transport nécessitera la mise en place d'un conséquent système d'évacuation en direction de la Seine avec réalisation d'un modeste port local situé à l'emplacement de l'actuelle écluse d'Evry-Soisy) ; mais surtout, confronté au problème de la récolte des betteraves à l'automne, lorsqu'une terre humide et glaiseuse entraîne l'embourbement des tombereaux attelés de bœufs, il met au point, dans ses propriétés d'Evry et de Courcouronnes, entre 1865 et 1875, le « chemin de fer portatif à voie étroite et à pose instantanée » constitué de wagonnets circulant sur une voie



d'éléments préfabriqués en forme d'échelle, avec rails, traverses et éclisses, tous construits en acier. Présentée dans de nombreux concours internationaux, cette invention va connaître un rapide succès au point de n'être plus connue, dans le monde entier, que sous le simple nom de « Decauville ». Partout, et tout particulièrement dans nos colonies, avec l'aide de ses frères cadets, Paul Decauville

va conquérir de multiples marchés à son invention, principalement dans les pays où les routes n'existaient pratiquement pas et où la voie portable permettra d'ouvrir l'ère des communications. En 1875, l'entreprise d'Evry-Petit-Bourg occupait 50 ouvriers ; il y en aura 950 en 1889 et les « Etablissements Decauville Aîné » auront alors migré vers Corbeil pour trouver des locaux plus spacieux, l'Exposition universelle de 1889 ayant constitué un tremplin idéal pour faire connaître les multiples usages d'une si remarquable invention.



537

PÉTIT-BOURG. — Établissement Decauville aîné, Atelier de l'Expédition

ND Phot

Tout comme les Darblay et leurs papeteries à Corbeil et à Essonnes, les Decauville donnèrent à la fin de ce siècle l'image d'une carrière fulgurante de patrons paternalistes qui savaient fournir à leurs ouvriers, hommes, femmes et enfants, des conditions de vie tout à fait décentes, au prix bien sûr d'une fidélité sans faille à l'entreprise : on vit ainsi fleurir dans Evry de nombreuses maisons ouvrières encore aujourd'hui sises rue Mathilde. Decauville conçut des systèmes de coopératives d'achat pour ses ouvriers et de cantines destinées au repas du midi ; il assura



PÉTIT-BOURG. — Établissement Decauville aîné, Atelier de Montage des Moteurs

l'édification d'une usine à gaz, celle d'un modeste hôtel et même d'une salle de théâtre pour occuper le repos dominical du travailleur ; enfin, l'attention apportée aux enfants des familles ouvrières montre combien l'adage répandu dans les manuels d'instruction civique de l'époque : « *Les bons ouvriers font les bons maîtres ; mais les bons maîtres font les bons ouvriers* », avait été parfaitement assimilé par les uns et les autres. Ainsi, les Decauville régnaient en maîtres sur Evry et

Courcouronnes : véritables potentats locaux, ils cumulaient les propriétés et les fermes et allèrent bien sûr, dans ce système d'ascension sociale si caractéristique des bourgeois conquérants du XIX<sup>ème</sup> siècle, s'octroyer des responsabilités municipales importantes sur les deux communes. Leur souvenir reste à jamais gravé sur les lieux de l'actuelle ferme du Bois-Briard de Courcouronnes, où l'on a conservé plusieurs tronçons de voie étroite, mais aussi dans les anciens communs du château de Petit-Bourg qu'occupa au départ l'entreprise à Evry. Puisse se concrétiser bientôt la volonté d'ardents ferrovipathes qui ont créé voilà dix ans un Comité pour la création d'un musée national Decauville, ce nom dont l'historiographe des Decauville, René Bailly, assure qu'il fit « le tour du monde ».

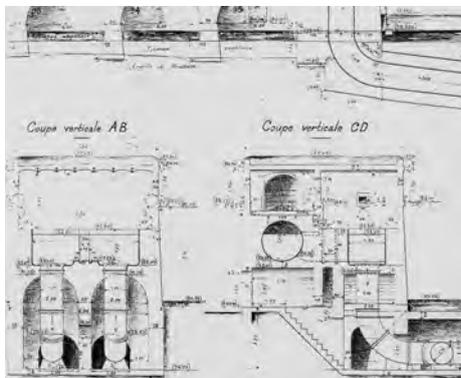
Ajoutons pour conclure sur ce point qu'au delà de la propriété foncière et des charges politiques, les pratiques matrimoniales donnèrent à de telles familles entreprenantes une puissance dominatrice sur l'ensemble de la région qui ne s'éteindra en fait qu'avec l'avènement de la Ville nouvelle. Ainsi, les Revenaz, évoqués un peu plus haut avec l'aventure du père Ratisbonne, conclurent alliance avec une famille de drapiers marseillais installée depuis peu sur la région, les Pastré. Ce fut là l'occasion d'acquérir et d'embellir deux demeures de coteaux sises dans de délicieux écrins de



verdure : ce fut le cas du château de Beauvoir (le seul encore en place aujourd'hui à Evry) et qui avait été pendant un temps propriété de la famille de Rohan, mais aussi de la demeure composite des Tourelles, à l'extrême sud de la commune, dont ne subsistent plus aujourd'hui que la ferme normande, l'orangerie, et un magnifique parc paysager de plus de 10 hectares. On retrouvera d'ailleurs ce type d'architecture, qui prit modèle sur Trianon, à Echarcon, construit à l'initiative de la marquise de Lestrangle, châtelaine de Montauger,



qui avait également épousé un fils Pastré. Signalons que lorsque se mettra en place le processus d'acquisition de terrains pour l'édification de la Ville nouvelle, la plus grande partie d'entre eux sera entre les mains des Pastré qui ne feront guère d'opposition pour s'en départir à bas prix dans le contexte tourmenté et contestataire du printemps 1968.



C'est en plein cœur de ce paysage rural que viendra également s'édifier, entre 1865 et 1875, une réalisation d'envergure due à l'ingénieur hydrologue Eugène Belgrand : je veux parler ici de l'aqueduc de la Vanne, destiné à pallier, pour l'alimentation parisienne, le déficit des eaux de la

Seine et de l'Ourcq, et qui traverse désormais les communes de Lisses, Bondoufle et Courcouronnes. Conçu sous la forme d'une conduite libre de 2 mètres, avec une pente de 10 centimètres par kilomètres, il constitue aujourd'hui un des éléments familiers du paysage architectural du sud de l'Ile-de-France. Et c'est avec lui que nous quitterons le XIXème siècle pour entrer de plain-pied dans la dernière étape de notre parcours.



Un clin d'œil toutefois, avant de faire le saut, aux hussard noirs de la République, ces instituteurs locaux formés aux valeurs profondes de la République et de la laïcité. Alors qu'on met en place la magnifique exposition universelle de 1899, commande leur est faite par l'Etat de faire un véritable état des lieux du territoire national sous forme de monographies locales destinées à être compilées. Ils s'y livreront sans résistance, fiers de porter haut et fort les couleurs de leurs communes et, avec l'aide des sociétés d'histoire locale et des érudits indigènes, s'appliqueront à grands traits de pleins et de déliés à la rédaction de documents remarquables, véritable photographie de la France à l'avènement du XXème siècle. Elles ont toutes été conservées : pour nous, celles d'Evry, de Bondoufle, de Lisses et de Courcouronnes sont des mines de renseignements et ne sont pas loin, absence de contestation mise à part, de nous rappeler les 40 000 cahiers de doléances, véritable radioscopie de la France d'Ancien régime à la veille de la tourmente révolutionnaire. Rendons ici hommage à ces historiens occasionnels sans lesquels un certain nombre d'anecdotes locales auraient vite sombré dans l'oubli !



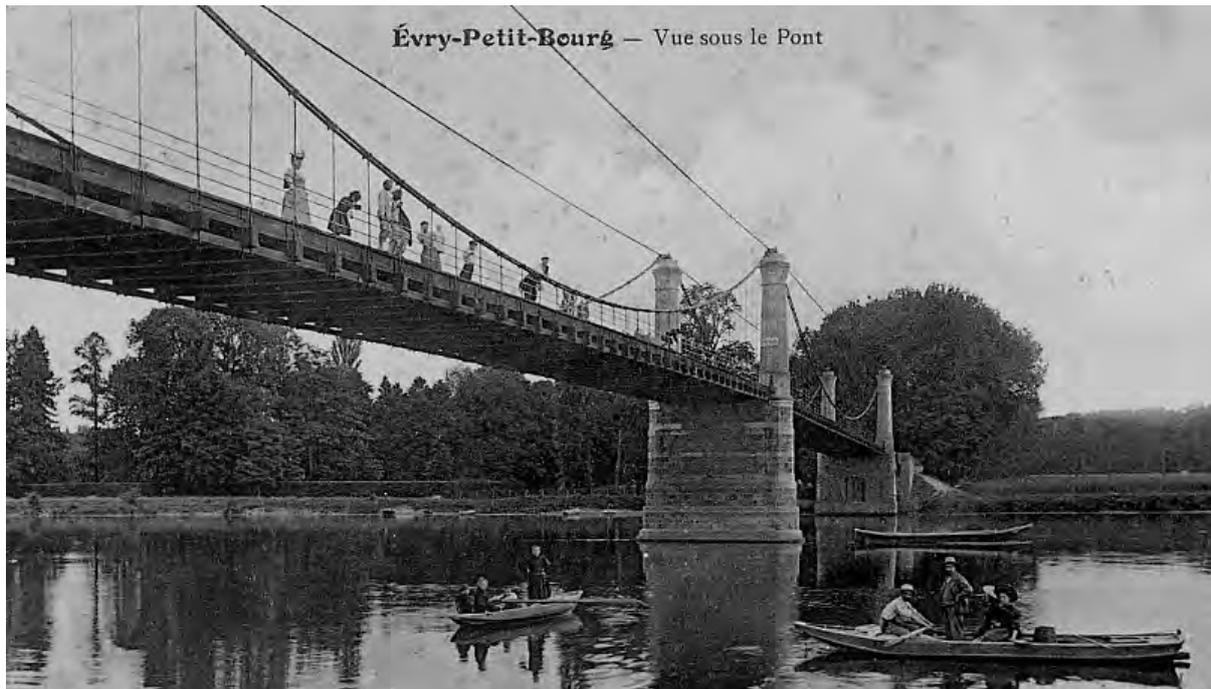
Le début du XXème siècle nous ramène d'abord au Bois-Briard, avec Pierre Happert, qui fut le dernier chef de culture de cette belle ferme de Courcouronnes. Locataires de la famille Pastré, les Happert, en activité sur Bois-Briard depuis 1927, devront bientôt y suivre les ordres de la famille de Hezel, venue de Luzarches. On compte alors dans l'exploitation jusqu'à près de 45 personnes et l'on y cultive blé, betteraves, pommes de terre, haricots et carottes. Pendant les périodes de récoltes, le personnel atteignait jusqu'à 400 ouvriers agricoles, dont beaucoup étaient des clochards de Paris, venus de l'hospice de Nanterre, couchant dans la paille, sous la grange. Il n'en fallait pas moins pour faire fonctionner une exploitation de plus de 180 hectares. Pierre Happert y terminera sa carrière de chef de culture en 1971, après que les terrains furent acquis par l'Etat pour la construction de la Ville nouvelle. De 1969 à 1971, l'ensemble tourna à la peau de chagrin et il n'y avait pratiquement plus aucune terre à semer à partir de 1971.



Courcouronnes (S.-et-O.) - Bois-Briard - Intérieur de la Ferme



Sur les bords de Seine, la première moitié du XXème siècle voit plutôt, quant à elle, fleurir les lieux de détente et de distraction : on pêche, à proximité du pont suspendu, sur lequel il est dit que, pour des raisons de sécurité, les chevaux ne doivent point y



marcher au galop. Le dimanche, on fréquente les guinguettes, et tout particulièrement la « Cabane Bamboo ». On s'encanaille dans une insouciance de début de siècle,



tragiquement interrompue par le premier conflit mondial. Ainsi, à Évry, la place des Fêtes, lieu de réjouissances, de marché et de jeux pour de nombreux enfants, deviendra la place d'Armes, avec son modeste Monument aux morts qui, conformément à la volonté nationale de souscription publique, y trône encore aujourd'hui. Mais chacun oublie vite les affres du passé. Les bords de Seine

restent un site d'un attrait recherché : maisons de vacances pour les uns (on sait que Michel Boscher, maire d'Évry pendant près de 30 ans, passera toutes ses années de jeunesse dans une élégante maison de villégiature évryenne) ; terrain de camping pour les autres, toujours en bord de Seine, bien sûr, où il fait alors encore bon se baigner, là où s'est implanté aujourd'hui de façon plus prosaïque le Parking d'intérêt régional de la gare S.N.C.F. et un terrain de sport en synthétique particulièrement prisé.



A ces années qu'il est peut-être facile de taxer d'insouciance (ne sont-elles pas aussi celles des répercussions de la crise économique de 1929, ressentie partout dans le monde, celles des âpres luttes sociales qui de 1934 à 1936 vont provoquer l'avènement du Front populaire ?), succèdent bientôt les années noires de la guerre et de l'occupation. Si la Kommandantur principale se fixe à Corbeil, les demeures bourgeoises de nos quatre communes servent de lieu d'hébergement et de réception pour nos hôtes indésirables. Les châteaux des bords de Seine ont de nouveau la cote, tout particulièrement celui de Beauvoir, affecté aux sous-mariniers allemands, qui venaient y trouver ici, loin des affres du conflit, quelque repos salutaire en douce compagnie... La Résistance est marquée elle aussi par son lot de héros et de victimes : à Bondoufle, Gabriel Jaillard, du réseau « Résistance Fer » sera arrêté par la Gestapo



et fusillé au Mont-Valérien ; Miss Gordon Smith payera de la déportation sa nationalité britannique. A Courcouronnes, c'est le lillois Gabriel Vervant, alors qu'il était en reconnaissance, qui sera arrêté, torturé et fusillé par les Allemands ; à Evry, c'est l'épithaphe douloureuse sur le Monument aux morts, citant la jeune Agnès de la Barre de Nanteuil, qui fut un temps résidente d'Evry, fusillée par les Allemands. Ici comme partout ailleurs, hommage peut être rendu à tous ceux qui permirent à terme, la libération du territoire français. Missak Manouchian, directeur militaire des F.T.P./M.O.I (Main d'œuvre immigrée) ne connut pas cette heureuse issue du conflit. Le 16 novembre 1943, il se rend à son rendez-vous hebdomadaire avec Joseph Epstein, chef régional des F.T.P. Ils doivent se rencontrer à la sortie de la gare d'Evry-Petit-Bourg, sur les bords de la Seine. Mais Manouchian a été filé. Il est arrêté avec Epstein. La sinistre « Affiche Rouge » allait bientôt recouvrir les murs de la France et Manouchian périr sous les balles ennemies, avec vingt-et-un compagnons dans la clairière du Mont-Valérien.



Les événements ensuite s'accélérent et se précipitent : en juillet/août 1945, sonnent les heures de la Libération. Celle de notre actuel département sera l'œuvre conjointe de la 2<sup>ème</sup> Division blindée du général Leclerc et des troupes du général américain Patton. Il a été décidé de prendre Paris par le sud. Ainsi, nos communes connaîtront la libération quelques jours, voire quelques heures plus tôt que la capitale. Le général Patton traverse Evry par l'axe (plus modeste à l'origine) qui porte aujourd'hui son nom. Arrivées sur les bords de Seine, les troupes américaines voient leur progression stoppée par la destruction du pont reliant Evry à Soisy ; c'est donc par un pont de bateaux improvisé que Patton traversera la Seine pour poursuivre sa marche et libérer les communes de la rive droite. Entre temps, les allemands ne décolèrent pas : contraints de quitter brutalement les lieux, ils incendient les châteaux qui leur servaient de résidence. Celui des Tourelles, à Evry, abritait leurs vivres : d'aucuns racontent qu'on sentit ainsi le café brûlé pendant plus d'une semaine sur toute la région. Ils n'eurent pas par ailleurs le temps de réaliser un projet pour le moins utopique : celui d'une base d'hydravions sur le territoire de la commune de Bondoufle, après imperméabilisation programmée du sous-sol des zones situées à proximité de Brétigny-sur-Orge !

Les années d'après-guerre, propices au baby-boom, marquent aussi notre région : si, au départ, l'urbanisation reste modeste à Evry (malgré la réalisation de la grande « barre » du Parc de Petit-Bourg), elle est beaucoup plus importante sur Corbeil (qui s'associe dès 1951) à Essonnes, l'industrielle, et sur Ris-Orangis. Aux yeux de ses populeuses voisines, Evry fait encore figure de village, de « petit bourg » ; quant à Lisses, Courcouronnes et Bondoufle, cernées par les grandes exploitations agricoles, elles restent de bien modestes villages aux ambitions modérées. Le séisme les secoue brutalement au début des années 60 : d'abord par la mise en place du tracé de l'autoroute du Sud, maintenant autoroute A6, qui crée une énorme saignée dans l'espace rural, et coupe à tout jamais en deux la



A 6

RN 7

Seine

petite commune de Courcouronnes, blessure assassine dont celle-ci ne se remettra jamais ; séisme aussi par le célèbre « coup de gueule » du général de Gaulle en 1961 à celui qui allait prendre la tête du district de la région parisienne :

« *Delouvrier, il faut me mettre de l'ordre dans ce bordel !* ».

Delouvrier se mit à la tâche. Trois ans plus tard naissait un schéma directeur qui provoquait l'éclatement de la Seine-et-Oise, créait entre autre le département de l'Essonne et donnait naissance aux 5 Villes nouvelles de la région Ile-de-France. Roger Frey, alors ministre de l'Intérieur, prit son téléphone pour joindre Michel Boscher : non seulement, lui annonçait-il, Evry allait devenir ville-préfecture du nouveau département, mais son nom allait s'associer à la merveilleuse aventure d'un polycentrisme urbain qui devait combattre le mono-centrisme parisien. La place était ouverte pour l'Etablissement public, les promoteurs, les architectes, les urbanistes, les financiers... Mais ceci est une toute autre histoire.....

Jacques LONGUET

N.B.: Ce texte a fait l'objet d'une conférence donnée dans les salons de l'hôtel Mercure, à Evry, le 14 mai 2003.

Pour ce Document mémoire n° 5, le complément iconographique et la mise en page sont de Dominique Planquette.

## Aux Champs

Ce ne sont qu'horizons calmes et pacifiques ;  
On voit sur les coteaux des chasses magnifiques ;  
Le reste du pays, sous le ciel gris ou bleu,  
Est une plaine avec une église au milieu.  
Un lierre monstrueux à tige arborescente  
Qui sort de l'herbe, ainsi qu'une griffe puissante,  
Comme un des mille bras de Cybèle au front vert,  
Semble, en ce champ aride et de ronces couvert,  
Avoir un jour saisi l'église solitaire,  
Et la tirer d'en bas lentement dans la terre.  
Tour, arcs-boutants, chevet, portail aux larges fûts,  
Il cache et ronge tout sous ses rameaux touffus.  
Sans doute que dans l'ombre il parle à ces murailles  
Et qu'il leur dit : Jadis vous dormiez aux entrailles  
Des collines d'où l'homme arrache incessamment  
Le marbre, le granit, l'argile et le ciment.  
O pierres, vous devez être lasses d'entendre  
Les hommes bourdonner, les orages s'épandre,  
Et les cloches d'airain gémir dans les clochers.  
Redevenez cailloux, galets, débris, rochers !  
Dans la terre au flanc noir retombez pele-mêle !  
Rentrez au sein profond de l'aïeule éternelle !

Bondouji, 5 novembre 1846

Victor Hugo



Carte topographique de la forêt de Sénart et ses environs (1734).

## Association "Mémoire de la Ville nouvelle"

Siège social: Communauté d'agglomération

Service documentation

110, place de l'Agora BP 62 91002 EVRY Cedex

8 €